**Texte de Viviane BOUYSSE, IGEN, extrait d'une conférence intitulée :**

 **« La question de la difficulté scolaire : qu’est-ce qui contribue à sa mise en place dès les débuts de la scolarité ? », Septembre 2007.**

 **Problèmes liés aux situations d’apprentissage**

 **Caractéristiques des élèves face aux apprentissages**

 On pourrait envisager maints aspects qui affectent les apprentissages ; nous en retiendrons essentiellement trois qui ont partie liée même si pour l’exposé nous les distinguons.

**Des capacités cognitives clés :**

 - **l’attention :** plus qu’ailleurs peut-être même si le problème n’est pas absolument spécifique aux élèves qui nous soucient, on déplore en ZEP le manque d’attention qui se traduit dans un défaut de stabilité physique, dans une réactivité immédiate à tout propos, parfois dans un décrochage total. De nombreux élèves ont en effet du mal à « se synchroniser » c’est-à-dire à accorder leur attention à celle des autres en oubliant tout ce qui n’est pas l’objet du moment. Cette attitude, qui doit s’apprendre dès l’école maternelle, est à rechercher en permanence quitte à instaurer des rituels qui permettent de cadrer l’activité. L’attention est aussi mieux pilotée si elle est orientée (« Etre attentif, c’est avoir un projet d’utilisation » - Meirieu), si les élèves savent pour quoi ils écoutent. Ils doivent apprendre très tôt que l’on n’écoute pas exactement de la même façon si l’on est sollicité pour apporter une réponse à une question, si l’on doit répéter (apprendre par coeur), si l’on doit ensuite produire quelque chose (consignes de travail), si l’on doit comprendre et manifester de manière réglée sa compréhension. C’est donc la lisibilité de la situation, la clarification des objectifs des séances qui contribuent à la maîtrise de l’attention.

**- la mémoire :** de nombreuses acquisitions que l’on a cru installées à un moment (et des évaluations d’étape en témoignent) ne tiennent pas faute d’avoir été assez travaillées pour être mémorisées, c’est-à-dire intégrées avec les indices de récupération qui leur donneront de l’efficacité. Les phases de mise en mémoire sont à organiser en classe (méthodologie) et peuvent se poursuivre hors du temps scolaire (accompagnement éducatif). La récupération doit être préparée : y pourvoir suppose de mettre en lien les acquisitions (réseaux, tables, relations causales, etc.), de structurer, d’indexer en quelque sorte. A ces conditions, les enseignements contribuent à enrichir la « mémoire sémantique », faute de quoi c’est la « mémoire épisodique » qui fonctionne temporairement mais, à force de stockage, il y a recouvrement des épisodes par de plus récents et effacement.

**L’intégration du « métier d’élève »**

Cet aspect n’est pas du tout distinct des problèmes qui viennent d’être évoqués. Il serait vraiment très restrictif de limiter cette affaire à l’acquisition de réflexes de soumission aux normes. Être élève, c’est avoir compris : les usages du langage qu’il convient de faire en milieu scolaire ; le processus temporel dans lequel on s’inscrit (appuis sur des acquis passés et projection) ; qu’apprendre suppose une activité intellectuelle qu’il appartient à chacun de piloter (on essaie de comprendre et on met en œuvre des procédures, des méthodes de travail, ce qui s’oppose à la passivité à laquelle certains se soumettent déplorant que d’autres aient plus de chances et « trouvent la bonne réponse », n’ayant pas compris que la bonne réponse se construit) ; que dans le travail scolaire il y a toujours un second niveau : on ne traite pas les choses pour ce qu’elles sont dans la vie réelle (et pourtant on mobilise l’expérience concrète, ce qui n’est pas sans créer des pièges …) mais dans un univers de savoir précis ; on ne se satisfait pas de finir le travail demandé mais il faut comprendre ce qui permet de réussir. D’aucuns parlent de « secondarisation » à ce propos (voir travaux d’E. Bautier par exemple).

**La motivation**

Elle est liée (voir travaux de R.Viau) à la perception que l’élève a :

* de la valeur de la tâche : il vaut mieux éviter de soumettre de grands élèves à des activités et exercices qu’ils reconnaissent comme étant ceux des niveaux antérieurs ;
* de la contrôlabilité : on avance mieux si l’on sait pouvoir s’aider (outils de référence, méthodologie bien acquise, etc.) ;
* de sa compétence à la réaliser : ce n’est pas indépendant de l’évaluation. Toutes les évaluations qui signalent d’abord les manques, les échecs et ne font jamais valoir ce qu’il y a d’avancées, de progrès, d’acquisitions contribuent à la construction d’une image dévalorisée de soi, à la perte de l’estime de soi en tant qu’élève (qui oriente d’ailleurs vers la recherche d’autres réussites par la force ou dans la délinquance).